

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon CHEVRE

A mon ami Gauthier-sans-Avoir  
(poète) (Deuxième lettre)  
/ Pierre Des Huttes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 292-300

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## A mon ami Gauthier-sans-Avoir poète

Tu as bien fait de décacheter mon épître, puisque tu es mon ami, puisque tu as de l'esprit, puisque tu as de la science... et de la jeunesse (tu en doutes ?), puisque tu aimes les romans et les illusions. Avec tout cela, tu ne sais que faire de ton esprit ! et tu juges l'adresse « presque insuffisante » ? tu as hésité avant d'ouvrir ? Ta tête « presque chauve » et l'illusion d'« avoir blancs les quelques cheveux qui te restent » sont peut-être la cause de cette minute d'hésitation. Mais aujourd'hui je précise : c'est à toi que j'adresse cette deuxième lettre, à toi mon vieil ami Gauthier-sans-Avoir, poète !

J'ai promis dans ma première lettre de chercher aujourd'hui un peu d'idéal, un peu de grandeur pour mettre dans notre vie. J'ai dit : « A vingt ans l'on bâtit... Choisissons un bon terrain, un rocher ferme, c'est le conseil de l'Evangile ; et nous bâtirons, sur ce rocher, une maison que ni les vents, ni les orages ne pourront ébranler. » Je viens accomplir ma promesse et cher ami, te donner par le même courrier, ce que je te dois.

Au fond, nous sommes plus d'accord que nous n'en avons l'air, et, grâce aux poétiques inconséquences de ton esprit, nos légères divergences seront bien vite arrangées, et je crois que nous nous embrasserons avant d'arriver au bout de cette lettre. En tout cas, nous n'allons pas nous battre. Pour ma part, je n'ai pas de poudre à brûler contre mes amis. Contre mes ennemis, je n'en dis pas... Et je te connais homme trop pacifique pour penser, ici, autrement que moi. Notre manière de régler nos petites affaires fera plaisir au Rédacteur des *Echos*, et nous édifierons peut-être plusieurs

personnes qui nous regardent avec de méchants yeux, du haut de leur philosophie et de leurs années... Et c'est notre amitié qui en souffrira le moins !

Pour la question d'esprit, par exemple, nous sommes parfaitement d'accord : je dis que tu en as, et de cela « tu es sûr. » Mais il y a le bon et le mauvais esprit. (Pardonne-moi d'oser cette nouvelle classification à côté de la tienne, qui me paraît moins pratique et un peu embrouillée.) Le bon esprit vient de Dieu, est pour Dieu, retourne à Dieu. Le mauvais esprit vient du diable et retourne au diable. Le

bon esprit a la passion du Bien. Le mauvais esprit a la passion du Mal. Le bon esprit cherche le bien de toute manière, et le fait. Le mauvais esprit cherche le mal, et le fait.

L'esprit que tu as, est du meilleur, évidemment, et la chose n'est pas pour déplaire. Dieu te l'a donné, Dieu a même été prodigue envers toi : il t'a donné le talent par-dessus le marché. Et ce talent, tu l'as travaillé, tu as eu les moyens, le temps, la santé pour le travailler, le ciseler, l'orner, le tailler, le développer, le rendre puissant. Tel qu'il est maintenant, c'est une force vive, que tu possèdes, qui est en toi, dont tu peux user, et qui est capable de produire un grand travail. Qu'en feras-tu ? Tu dis : « Je suis obligé de l'employer uniquement pour ce qu'il est. » Parfaitement : tu es obligé de l'employer uniquement pour Dieu. Il faut que ton esprit aie la passion du bien, il faut qu'il cherche le bien de toute manière, et qu'il le fasse. C'est l'ordre voulu par Dieu, c'est l'Idéal. Et Gauthier

« ...Saura se satisfaire

Du bien qu'il ne fait point, par celui qu'il fait faire

Mais tu ajoutes : « Je suis obligé d'employer mon esprit uniquement quand il se présente » Je connais beaucoup de personnes qui sont de ton avis, mais chez ces personnes là, leur esprit ne se présente jamais. Chez toi, dis-tu, il se présente bien « six fois par an » C'est toujours autant, et mieux vaut çà que rien. Mais où est-il entre temps ? que fait-il ? à

quoi s'occupe-t-il ? Il dort, mon cher, il sommeille, il s'ennuie peut-être, et je crains qu'il ne se rouille et ne se gâte ! C'est à toi d'aller à lui, de le réveiller, de le secouer de sa torpeur, tu en as le droit, Dieu t'en a rendu le maître. C'est ton devoir de le faire valoir, de lui faire porter en abondance de bons fruits. Tu le dois à Dieu, tu le dois à toi même, tu le dois à tes frères. « Tout homme, dit Mgr Baunard, a la puissance d'être un ouvrier de salut pour ses frères, moyennant son apport personnel de travail et de vertu. Donc il en a le devoir. »

Ce n'est pas assez de prendre la plume « six fois par an » et seulement parce qu'« un travers t'agace depuis longtemps chez ton voisin ». Ce n'est pas assez de déverser sur lui ta bile, de te moquer de lui, ou bien de faire des vers, et même de fort beaux vers dont tu n'as pas toujours lieu d'avoir pitié ! Tout cela n'est peut-être pas mal, mais est-ce l'idéal ? Il y a chez tes voisins — et aussi chez tes amis — plus de travers que tu n'en pourrais redresser en faisant des vers nuit et jour jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Il y a le travers du petit bourgeois tout cousu d'or, et qui dédaigne de faire la charité aux « gueux » ; il y a le travers des esprits forts qui se moquent de Dieu ; il y a le travers des esprits faibles qui veulent descendre du singe ; il y a le travers du libre-penseur, tout bouffi d'orgueil ; il y a le travers du franc-maçon qui a la manie de manger du curé ; il y a le travers du patron qui méprise ses ouvriers ; il y a le travers de l'ouvrier qui hait le patron ; il y a le travers du socialiste qui sème la révolution ; il y a le travers de l'anarchiste qui tue les gens ; il y a le travers du catholique, indifférent, paresseux, égoïste ; il y a enfin le travers du jeune homme qui ne sait que faire de son esprit. Et ici, mon cher, moque-toi... de toi. Tous ces travers vont, viennent, sans être inquiétés, font les empressés, rôdent autour de toi, tout près de toi. Ils ne t'agacent pas ?

Fais des vers mon ami, puisque tu sais les faire, puisque tu peux, avec des vers,

« Comme avec des clous d'or fixer la vérité. »

Cela nous consolera un peu : il y en a tant qui en font et qui ne savent pas les faire ! Tu chanteras le beau, l'amitié, l'amour puisque tu crois à l'amour ! C'est peut-être une illusion, mais tant pis ! Tu chanteras la fidélité, le dévouement, la bonté, ce qui sera beau. Tu pourras, dans tes vers, chanter des hymnes au Créateur, à la Patrie, faire aimer la vertu et détester le vice, et ce sera l'idéal ! Car si les poètes vivent d'illusion, « qu'ils cherchent sans cesse », ils peuvent aussi quelquefois chercher et trouver l'idéal ! Et alors, ils n'ont plus l'illusion du Beau, ils ont le Beau, ce qui vaut mieux. Tu vois donc, mon cher ami, que l'on peut, sans danger, se passer d'illusions, même quand on est poète.

Mais si quelquefois tes vers sont pauvres, s'il faut parfois que tu les déchires, laisse-les ! Qui peut t'empêcher de te servir de la prose ? Est-il besoin, pour se faire entendre des hommes, de parler la langue des dieux ? Je crois que non. Sans cela je connais beaucoup de personnes qui se tairaient, et moi le tout premier. Mais je ne me tairais pas. Ecoute :

O prose ! mâle outil et bon aux fortes mains !...  
Tu donnes à l'idée un corps ferme et vaillant...  
En prose l'on enseigne et l'on prie et l'on pense ;  
En prose l'on combat. Les vers les plus heureux  
Sont faits par des rêveurs ou par des amoureux.  
Dans les nobles desseins dont l'âme est occupée,  
Les vers sont le clairon, mais la prose est l'épée. (Veuillot)

La poésie a des ailes, il faut sans cesse qu'elle s'élève, qu'elle plane dans les hauteurs mystiques... ou fantastiques. Il lui faut le grand air et la liberté. Elle a, si tu veux « l'illusion de l'espace », comme mon merle, et souvent elle se moque bien de nous aussi. Le bon sens ne s'accorde pas toujours avec la rime. La rime est une esclave souvent fort désobéissante, elle ne fléchit pas sans peine au joug de la

raison, et loin de la servir, de l'enrichir, elle la gêne souvent Et

.. lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle  
Et pour la rattraper le sens court après elle.

(Boileau)

Mais en prose l'on enseigne et l'on prie et l'on pense ; en prose l'on combat, la prose est l'épée ! La raison parle en prose, c'est sa langue maternelle.

Je te prie de bien remarquer, mon cher, que dans toute cette lettre — pas plus que dans la première du reste — je ne te donne aucun conseil, et loin de moi la pensée de t'en donner un seul ! Je n'aurais donc pas à en rire. Quand on a de l'esprit, on se passe aisément des conseils d'autrui. Comme tu le vois, j'expose simplement mes idées, et quelquefois celles des autres. Voici, par exemple, ce que Lacordaire écrivait un jour à Ozanam : « Il faut se garder de quitter la plume : sans doute c'est un dur métier que celui d'écrire ; mais la presse est devenue trop puissante pour y abandonner son poste. Ecrivons non pour la gloire, non pour l'immortalité, mais pour Jésus-Christ. Crucifions-nous à notre plume. Quand personne ne nous lirait plus dans cent ans, qu'importe ?... Que de livres, perdus aujourd'hui dans les bibliothèques, ont fait, il y a trois siècles, les révolutions que nous voyons de nos yeux. »

Ozanam et Lacordaire étaient alors jeunes, aussi jeunes que nous. Tu n'es pas Ozanam, non, et je ne suis pas Lacordaire ; mais qui nous empêche de trouver belles, nobles, généreuses, pleines d'Idéal, ces paroles de Lacordaire ?

Je peux bien placer ces paroles sous tes yeux, puisque tu aimes la souffrance, puisque tu sais souffrir, puisque tu veux souffrir. Les romans, les bons, ceux de Féval, font souffrir, dis-tu, et c'est pour cela que tu en lis. C'est presque héroïque. Lacordaire dit à son tour : « Crucifions-nous à notre plume. » La plume fait donc aussi souffrir, quand on écrit « non pour la gloire, non pour l'immortalité, mais pour Jésus-Christ. » Il y a donc souffrance et souffrance.

Il y a la souffrance qui tue, et celle qui reconforte ; il y a la souffrance qui humilie, et celle qui exaspère ; il y a la souffrance qui purifie, et celle qui souille ; il y a la souffrance qui procure l'espérance, et celle qui procure le désespoir ; il y a la souffrance dans la foi, et la souffrance sans la foi ; il y a la souffrance chrétienne, et celle qui ne l'est pas ; il y a la souffrance qui ramène à Dieu, et celle qui en éloigne ; il y a la souffrance acceptée, et la souffrance subie. Tu en trouveras peut-être encore d'autres, mais nous pouvons nous contenter de celles-là.

Tu dis que les bons romans font souffrir (les mauvais aussi). Je n'en doute pas. Mais de quelle souffrance parles-tu ? Est-ce de la souffrance qui reconforte ? est-ce de celle qui humilie ? de celle qui purifie ? qui procure l'espérance ? Parles-tu de la souffrance de la foi ? ou de la souffrance chrétienne ? ou de la souffrance qui ramène à Dieu ? ou de la souffrance acceptée ? Parle.

Voici ce que tu réponds : J'admire ta réponse : « La théorie de la vie (n'oublions pas que la vie n'est qu'un long chapelet de douleurs) s'apprend dans les quatre Evangiles. » Ce n'est donc pas dans les romans, pas même dans les romans de Féval ! C'est, en effet, Notre Seigneur qui a dit : Heureux les pauvres ! Heureux ceux qui pleurent ! Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! » N'est-ce pas lui encore qui a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se charge de sa croix et me suive ! » Et, mon ami, qu'avons-nous de mieux à faire sur la terre que de suivre Jésus ? N'est-ce pas l'Idéal, l'Idéal chrétien, suivre Jésus porter notre croix après lui ? Voilà la souffrance qui reconforte, qui humilie, qui purifie, qui procure l'espérance. C'est la souffrance dans la foi, celle qui ramène à Dieu, la souffrance acceptée : crucifions-nous à notre plume ! Et nous entendrons encore la douce voix de Jésus nous dire : « Mon joug est doux et mon fardeau, léger. »

Écoutons encore la parole d'un Saint : « Si vous portez

ta Croix de bon cœur, elle vous portera et vous conduira au terme désiré où finit la souffrance ; mais ce ne sera point ici-bas. Si vous la portez à regret vous en faites un fardeau, vous vous chargez davantage, et pourtant il faut la porter. Si vous rejetez une croix, vous en trouverez certainement une autre, qui sera peut-être plus pesante. »

Porter sa croix de bon cœur, la souffrance acceptée, c'est l'Idéal. Tous les hommes souffrent, tous doivent souffrir.

« Les moissons, pour mûrir, ont besoin de rosée ;

Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin des pleurs. » (Musset)

Et tu le dis toi-même aussi fort à propos : « la vie est un long chapelet de douleurs que le vrai philosophe égrène en souriant. » Le tout, ici, c'est d'être un vrai philosophe, c'est-à-dire « de connaître la grande philosophie qui enseigne la souffrance. » Mais, mon ami, n'est pas qui veut docteur en cette philosophie là ! Tu l'es, c'est très bien, tu avais bien besoin de l'être. La douleur peut aller à toi, tu t'en fiches. Oui, je t'ai vu portier d'hôtel, défourner les briques brûlantes, faire la limonade, mettre la bière en bouteille, en te remémorant ton Virgile et ton Homère; je t'ai vu dormir à l'asile de nuit, ou rêvant du système de Kant ou de Darwin. Mais est-ce l'Idéal que cela ? Ce beau désordre, est-ce un effet de l'art ? Heureusement tu avais de l'idéal en toi, et tu as pu en mettre là où il n'y en avait point. Tu as égrené « ce bout de chapelet » en souriant, tu t'es montré vrai philosophe. Pourquoi ? Parce que « tu savais l'Evangile par cœur, » parce que « tu avais dans le cœur assez de foi, » et dans la tête assez d'énergie. Et c'est encore cela l'Idéal ? Tu as bâti ta maison sur un roc ferme.

Mais quand on n'est pas ce vrai philosophe ? Quand on ne sait pas l'Evangile par cœur ? Quand on a pas dans le cœur assez de foi ? Voici un homme qui ne savait rien de tout cela et qui, embarrassé dans son inévitable chapelet de douleurs s'est très mal tiré d'affaire. C'est Alfred de Musset. C'est lui

qui a écrit ces deux vers très beaux et très vrais et que tout le monde sait par cœur :

« L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,  
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. »

Alfred de Musset fut apprenti toute sa vie. Il fut toute sa vie à l'école de la douleur, et il ne se connut jamais. Il ne connut pas la grandeur, l'idéal de l'homme qui souffre. Il ne sentit pas battre en lui une âme immortelle et puissante, qu'il devrait rendre à Dieu, pure comme il l'avait reçue des mains du Créateur. La douleur ne l'a pas humilié, ne l'a pas ramené à Dieu, ne l'a pas « rappelé à son cœur, de manière à lui faire sentir qu'il est en exil, et à l'empêcher de mettre son espérance en aucune chose du monde. » Et pourtant cet homme a souffert : écoute le encore une fois :

« J'ai vu le temps où une jeunesse  
Sur mes lèvres était sans cesse  
Prête à chanter comme un oiseau,  
Mais j'ai souffert un dur martyre,  
Et le peu que j'en pourrais dire,  
Si je l'essayais sur ma lyre,

La briserait comme un roseau. » (Nuit de Mai)

Il n'a pas égrené son chapelet en souriant. Pour cela, il ne lui a manqué que d'être vrai philosophe ! Il ne savait pas l'Evangile par cœur, comme toi, il n'avait pas la foi au cœur ni l'énergie dans la tête.

« Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole Sainte :

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux

D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte. » (Rolla)

Et les illusions ne lui ont pas manqué, ni les romans. Il en a lu, tu le sais, il en a lu de mauvais, il en a lu de bons aussi. L'ont-ils fait grandir, ont-ils été pour lui « ce qu'est l'engrais à la fleur » ; a-t-il trouvé en eux « la fleur magnifique qui produit un antidote à l'ennui, ce tueur d'âmes et de vertus ? Il a eu aussi, quelquefois, les illusions du bien, il a même jeté en passant quelques éclairs d'Idéal. Malgré cela, sa souffrance est de celle qui tue, qui exaspère, qui souille, qui désespère. Si souffrance est la souffrance sans la foi, celle qui

éloigne de Dieu, c'est la souffrance subie. Il n'avait pas bâti sa maison sur un rocher ferme. Elle s'est ébranlée, quand les orages sont venus, et sa ruine est grande *fuit magna ruina*. Alfred Musset en a été écrasé, il en est mort. C'est le poète de la souffrance, oui, mais c'est aussi le poète du désespoir.

De tout ce qui précède, je puis conclure à peu près de la manière suivante. Les romans donnent la maladie, mais le remède est dans l'Evangile. Or, de ceux qui lisent les romans, le plus petit nombre seulement a le remède. Donc les romans sont un danger mortel pour le plus grand nombre, et Hello a parfaitement raison. Quand à toi mon ami, tu as tort, de lui conseiller les romans de Féval à lire pendant sa maladie. Il lisait l'Evangile, cela valait peut-être mieux, il n'est pas venu saint, « puisqu'il lui a manqué la patience » et je n'ai pas entrepris de faire son procès de canonisation, dans lequel tu ferais bien comme l'avocat du diable. Hello a vécu et est mort bon chrétien, et avec assez de philosophie pour juger sainement des romans sans les avoir lus.

Mais tu n'y crois pas. Tu me reproches, excellent ami, de discourir des romans, sans en avoir lu. « Ignorant de la cause, dis-tu, comment peux-tu discourir des effets ? » Si j'avais l'habitude de donner des conseils, ce serait le moment de t'en donner un. Il me semble, en effet, que tu as oublié une page de la Logique. Faudrait peut-être la répéter ? Ecoute, mon ami ; la lèpre existe, c'est une maladie terrible, tous les médecins le disent, j'ai vu moi-même des lépreux.

Mais je ne remarque pas que mon épître devient démesurément longue et nous ne nous sommes pas encore embrassés ? Venge-toi, ou excuse-moi.

L'esprit n'est jamais las d'écrire

« Lorsque le cœur est de moitié. »

Bien à toi.